

Littérature

Scènes de la vie genevoise

Shmuel T. Meyer aime Genève comme une femme, qu'il raconte dans des nouvelles poétiques

Marianne Grosjean

On est tombé sur son livre presque par hasard. Coup de cœur. *Ah j'oubliais l'effarante beauté des lieux*, un recueil de nouvelles se déroulant à Genève, publié par la petite maison d'édition Metropolis. L'auteur, Shmuel T. Meyer n'est pourtant pas un débutant. Il a déjà plusieurs romans à son actif, édités chez Gallimard.

Agé de 56 ans, l'auteur israélien s'est mis à l'écriture sur le tard. Devenu kibboutznik en Israël à la trentaine, puis journaliste et traducteur, il alterne actuellement ses séjours entre Paris, Genève et Israël. Interview sur Skype, avec une Webcam antédiluviennne assurant un flou artistique à l'entretien audiovisuel.

Quel est votre premier contact avec Genève?

Né à Paris, j'ai débarqué à Lausanne à 13 ans. La Suisse a été mon premier choc: c'est là que j'ai commencé à vivre. Paris est arrogante. La Suisse, non. Tous les week-ends, on descendait à Genève avec des copains de classe lausannois. C'était là que les choses se passaient, c'était la liberté. Ce serait l'inverse aujourd'hui, paraît-il.

«J'aimais les petits seins clairs et pâles de Coligny.» A vous lire, Genève est souvent femme.

Oui, c'est la seule ville qui me fait cet effet-là. C'est dû à mon premier amour, une Genevoise du nom de Marie, qui est devenue la mère de mes trois filles. J'ai regardé Genève comme je la regardais, elle. Et il y a peu de villes que j'aime autant que celle-là.



«J'aimais Genève comme si ma vie cessait de pleuvoir, comme un mensonge», écrit Shmuel T. Meyer, ici sur le Salève. DR

Des quartiers évoqués dans votre livre, quel est votre favori?

Dans ma jeunesse, je logeais le week-end chez un camarade de classe de Lausanne, dont la famille habitait Vandœuvres, une région que j'adorais. La vue sur le lac depuis la rampe de Vésénaz, avec le Jura - plus beau que le Salève - est aussi magnifique. Mais Genève, c'est plus que le quai de Coligny et le Jet d'eau. Avant, j'avais une sainte horreur de la plaine de

Plainpalais, cette sorte de non man's land mal foutu, où commencent plein de quartiers différents. Et puis j'en suis tombé amoureux. La laideur a quelque chose d'intéressant. Comme le bâtiment d'Eaux-Vives 2000.

De nombreux personnages, figures connues ou imaginaires, sont juifs. Est-ce important?

Oui. Je suis Israélien, j'ai un bagage de cette culture avec moi. Il y

a un regard juif sur le monde, comme il peut y avoir un regard occidental. Par ailleurs, je trouve beaucoup de points communs entre Israël et Genève: les deux sont des terres d'exil, cosmopolites. Et une forme d'austérité est commune au calvinisme et au judaïsme.

Pour qui avez-vous écrit ce livre? Pour les Genevois?

Non. Je suis agacé par les catégori-

sations. Est-ce qu'un Parisien qui évoque sa ville est un auteur régional? Certainement pas. C'est d'abord un hommage aux grands écrivains que je cite (*ndlr: entre autres Cohen, Char, Jaccottet, Cendrars, Césaire, Michaux. Le titre du recueil reprend une phrase de Jacques Chessex*).

«Ah j'oubliais l'effarante beauté des lieux». Shmuel T. Meyer, Metropolis, 160 pages.

Critique

Marianne Grosjean



«Ah j'oubliais l'effarante beauté des lieux»

★★★★★

Petit bijou genevois

«Il pleuvait comme vache qui pisse sur la plaine de Plainpalais. (...) Au Lyrique, collé près du radiateur, un sexagénaire rougeaud, s'absorbait dans la lecture de la *Tribune* en tenant haut le manche en bois.» Les nouvelles se passent à la Servette, sur les quais, à Versoix ou encore au cimetière des Rois. Les personnages sont souvent usés par la vie, l'alcool, le travail, leurs histoires d'amour. Mais ils renaissent aussi, le temps d'une leçon de piano, d'une amitié incongrue à Belle-Idée ou d'une main effleurée à la Coop. Drôles, tristes, provocants et infiniment poétiques, ces tableaux de la vie genevoise captivent du début à la fin. Si certaines expressions peu originales recyclent des brèves de comptoir PMU (comme l'«éjaculation mécanique» du Jet d'eau), d'autres sont le souffle d'une poésie nouvelle et intense: «J'aimais Genève comme si ma vie cessait de pleuvoir. La dernière respiration d'un pouton qui croit encore à l'air avant de s'en vider.»